

FUTUROSCOPE, FAMILLOSCOPE

MARIE BAUDET, LA LIBRE, 14 DÉCEMBRE 2009

J'attends, dit-il, [] *n'importe quoi pourvu que ce soit filial.* "Celui qui prononce ces mots, David, s'adresse à celui qui lui donna la vie, jadis, et qui, aujourd'hui, n'est plus son *"petit papa"*. David est *"le genre de père qui visite le Futuroscope le jour de la mort de son père"*, et dont le fils ne comprend pas qu'il ne pleure pas.

Antoine Laubin, qui anime le Collectif De Facto, en résidence à L'L, et est par ailleurs membre du comité de rédaction d' "Alternatives théâtrales", signe l'adaptation (avec Thomas Depryck) et la mise en scène du roman "Les Langues paternelles". Une multiplicité de langages fourmille sous ce titre pluriel, en même temps que la filiation, la transmission, le rejet d'une partie de son histoire, l'acceptation aussi, ce *"drôle de petit malheur de ne pas être comme les autres"*, de quoi on souffre et de quoi on se réjouit, enfant, et pourquoi on décide à son tour - ou pas - de fonder une famille, qui aura ses propres démons, ses vices cachés, ses torrents de bonne volonté.

L'auteur, David Serge, est aussi le personnage principal de ce roman. Et se nomme au civil Daniel Schneidermann, journaliste au "Monde" puis chroniqueur à "Libération", et décrypteur des médias dans l'émission "Arrêt sur images". Sa langue est fine et frondeuse, élégante, précise, vive ; elle frôle souvent la musique, elle charrie l'émotion. Trois acteurs se la partagent sur un plateau incliné qui est aussi une page, progressivement chargée de mots, phrases, ponctuation. Hervé Piron, Renaud Van Camp et Vincent Sornaga quittent vite leurs rôles pour voyager dans la parole, dans la mémoire, dans la projection, entre père, fils et enfant. C'est drôle et juste, c'est parfois déchirant, ça respire et ça tord. Une vraie découverte.

CHRONIQUE THÉÂTRE DE DOMINIQUE MUSCH – 11 DÉCEMBRE 2009

- Et nous recevons Dominique Musch, comme chaque vendredi, pour la chronique théâtre. Bonjour, Dominique !
- Bonjour à vous et bonjour à tout le monde
- Bonjour, Dominique. Alors, il y a deux pièces à l'affiche, vous venez nous en parler ce matin. Tout d'abord, « Les Langues paternelles » : c'est à voir au Centre Culturel Jacques Franck, à Bruxelles, donc. Un spectacle inspiré du roman de David Serge, nous écoutions le metteur en scène il y a quelques jours dans le point du jour, Antoine Laubin. Mais aujourd'hui, vous avez vu le spectacle. Alors qu'est-ce qu'on peut en dire ?
- Hé bien, c'est une première mise en scène, il faut le dire, Pascal, et d'emblée, il faut dire aussi que c'est une réussite. Et pourtant Antoine Laubin n'a pas choisi la facilité puisque ce roman dont il s'inspire, c'est un roman de plus ou moins 300 pages dans lesquelles il a fallu couper, tailler, resserrer. C'est un roman autobiographique écrit à la première personne mais c'est plus compliqué que ça dans la mesure où c'est aussi un roman polyphonique c'est-à-dire que plusieurs personnages parlent, se croisent, essentiellement le narrateur, son père et aussi ses propres fils. Alors cette polyphonie, Antoine Laubin la concrétise très subtilement, me semble-t-il, sur le plateau c'est-à-dire qu'il a choisi trois comédiens qui tous incarnent tour à tour le narrateur mais aussi tous les autres personnages. Donc, on est loin du réalisme théâtral traditionnel qui veut que chaque comédien corresponde à un seul personnage. Mais le risque évidemment, c'est la confusion. Hé bien, on y échappe totalement. Il faut souligner la virtuosité, la clarté de cette orchestration vocale et aussi des mouvements des corps qui l'accompagne et trois excellents comédiens, Hervé Piron, Vincent Sornaga et Renaud Van Camp. Alors que raconte ce livre et donc cette pièce ? Je crois que le titre, « Les Langues paternelles », en dit déjà un petit peu : c'est une pièce qui parle de paternité, de transmission. Tout commence, en fait, au cimetière : le père du narrateur vient de mourir mais il garde les yeux secs et ses propres fils lui reprochent sa froideur. D'où il va tenter d'expliquer ce phénomène. Retours vers le passé, vers la figure du père. Un homme absent, étranger à la fois à la famille, à la société, au monde, à la vie, finalement un paumé, un raté, sans travail et qui recourt sans cesse au chantage affectif vis-à-vis de ses proches. Alors, question de la paternité, de l'héritage, comment assumer à son tour la fonction de père alors qu'on n'a que ce père-là comme modèle. Alors, il y a une très belle phrase qui dit que « dans le train des pères, je suis monté sans billet et sans bagage ». Alors, vous vous en doutez, c'est un texte très fort, très violent, parfois désespéré, ironique aussi, on rit beaucoup. Mais finalement, la conclusion, c'est que la paternité est à réinventer à chaque génération. Une autre dimension importante du roman, c'est que le narrateur se décrit en train d'écrire donc l'écriture joue un rôle un peu thérapeutique qui permet au narrateur d'avancer, de trouver les mots, justement, de ne pas rester coincé dans cette impasse. Alors de nouveau, sur la scène, cette notion est tout à fait présente, constitue d'ailleurs l'essentiel de la scénographie. Les comédiens évoluent sur un plateau, qui est tout blanc, légèrement incliné, qui est déposé sur la scène et on découvre très vite que ce plateau blanc est la feuille blanche sur laquelle va s'inscrire tout le cheminement du texte. Les comédiens vont y tracer des mots, des signes de ponctuation, des lignes, esquissés parfois délicatement ou alors griffonnés rageusement, et c'est comme le prolongement du texte, si vous voulez, sa résonance visuelle. Et alors à la fin, on a une très très belle image, les comédiens quittent la scène et il reste cette espèce d'étendue blanche couverte de signes noirs qui sont comme les traces, les empreintes laissées par cet événement théâtral qui vient de se dérouler sous nos yeux. Voilà, je recommande vraiment ce spectacle. On va rappeler peut-être le titre, Pascal...
- Non, j'ai oublié ! (rires) « Les Langues paternelles », mise en scène, donc, Antoine Laubin et c'est à voir au Centre Culturel Jacques Franck jusqu'au 16 décembre.

LE PÈRE, UNE STATUE EN MIETTES ?

CHRISTIAN JADE, LA PREMIÈRE, 10 DÉCEMBRE 2009

(...) Et puis une autre bonne surprise, un jeune peu connu, Antoine Laubin, fait mouche dès sa première mise en scène: *Les Langues paternelles*, d'après un roman très autobiographique de David Serge, alias Daniel Schneidermann, ancien journaliste au Monde puis à Libération et spécialiste des médias. Peu importe. De ce roman aux rayons multiples Antoine Laubin parvient à extraire l'essentiel, consacré aux relations entre trois générations de pères et d'enfants. Encore fallait-il en faire un spectacle théâtral, où la circulation de la parole entre tant de générations se fasse de manière fluide et claire. A partir d'un père mort, à la fois admiré et détesté on remonte le temps, mêlant les fils à partir d'un lieu, le Futuroscope de Poitiers, étendu par moments à un Judéoscope parodique. Comme le voyage est imaginaire les trois acteurs, qui jouent plusieurs rôles font fi de tout réalisme et utilisent le sol blanc comme un repère où laisser des traces d'écriture, qui éclairent et donnent sa dynamique et sa métaphore au récit. Un récit qui se décline comme une partition musicale, grâce à un trio d'acteurs accordés dans leur différences comme un trio d'instruments. Hervé Piron, Vincent Sornaga et Renaud Van Camp mêlent humour et fantaisie, rage et tendresse pour nous faire entrer dans leur toile d'araignée familiale, lourde de conflits, amortis par un jeu allegro ma non troppo.



Bruce Springsteen, le rocker américain, a exhorté le Sénat de l'Etat du New Jersey à adopter une loi autorisant le mariage gay. L'icône du rock, 60 ans, a expliqué sur son site internet avoir « toujours cru » au mariage gay. © PIERRE-YVES THIENPONT.

Scènes / « Les langues paternelles » au Jacques Franck

Faut-il tuer le père ?

CRITIQUE
La parole abonde sur les relations mère-enfant mais elle semble plus réservée quand il s'agit de paternité. Pourtant, dans la foulée des évolutions de la société, la place du père s'est trouvée bousculée. Secouée par l'augmentation des divorces, le déclin des mères au foyer, l'émancipation de la femme ou les théories de Dollo. Existe-t-il une nouvelle manière d'être père ? Les contours d'un profil type seraient risqués à dessiner mais on peut partir à la rencontre de l'un d'eux, déchiffré avec acuité et émotion dans *Les langues paternelles* de David Serge.

C'est sous ce pseudonyme que Daniel Schneidermann, chroniqueur à *Libération* et animateur d'« @rrêt sur images », use de sa plume tourbillonnante. A partir de ce roman, confession sublime d'un père à son père,

Antoine Laubin a mis en scène une partition virévoltante à trois voix. En visite au Futuroscope avec ses trois enfants, David apprend la mort de son père. Incapable de verser une larme sur ce père haï, il voyage dans ses souvenirs, raconte ce père absent et étouffant. Il se souvient de sa propre métamorphose à l'arrivée de ses enfants, les années bénies lorsque ses petits le submergeaient d'une admiration infinie, et puis ses propres dérives, ses failles en tant que chef de famille. Hervé Piron, Vincent Sornaga et Renaud Van Camp, trois jeunes comédiens venus d'horizons différents, sont tour à tour David, son père, son fils et tous les personnages satellites de cette planète familiale.

Les voix des pères et des fils s'entremêlent dans un sprint verbal bondissant entre le plateau et une

bande enregistrée. Un procédé qui peut paraître confus mais offre une belle métaphore de ces rapports filiaux aux liens inextricables. De cette transmission aussi, de père en fils, de schémas et de modèles, dont on ne se dépatouille pas comme ça.

Impressionné par l'écriture fougueuse de l'auteur, on salue le rythme de la mise en scène, plaçant les comédiens sur un plateau blanc incliné, sorte de tableau que les comédiens vont noircir de mots pour laisser, au final, un résumé graphique de l'histoire. Car l'héritage est au centre de cette pièce, moteur d'un auteur soucieux de transmettre, si ce n'est que ses mots, à un fils qui ne le comprend pas toujours. Et cette fin, soudain cotonneuse, sous les auspices de Johnny Cash et sa voix rocailleuse l'Psychanalyse vivante et ludique. *Les langues paternelles* nous rappellent qu'à défaut de tuer le père, il faut savoir le regarder en face. ■

CATHERINE MAKEREEL



HERVÉ PIRON, VINCENT SORNAGA ET RENAUD VAN CAMP, trois jeunes comédiens venus d'horizons différents, sont tour à tour David, son père, son fils et tous les personnages satellites de cette planète familiale. © D.R.

Jusqu'au 16 décembre au C. C. Jacques Franck, 94, chaussée de Waterloo, Bruxelles. Tél. 02 538 90 20. Le 12 décembre, rencontre avec l'auteur. Le 4 février au VRAK Festival à Bruxelles. www.istd.be

pourvu en bois...) dans la nature. Limpide! Barras et Trocki s'en donnent à corps, à voix et à cœur Jole, virtuoses rigoureux de la transformation instantanée. Leur art occulte presque leurs partenaires pourtant efficaces: Erwin Grinspan, Blaise Ludik et Fanny Marq, seul élément féminin dans ce jeu de quilles masculines, travaillé en musique par Rosario Amedeo, indispensable mentalement d'une telle comédie. ■

MICHEL FRIEHE

Mons, Manège jusqu'au 11 décembre (065 39 59 39, www.lernerego.com); Bruxelles, Théâtre Varia du 15 décembre au 9 janvier 2010 (02 640 82 58, www.varia.be).

Scènes / Doublé Feydeau et Labiche

Barras et Trocki, plaisir d'acteurs

CRITIQUE
Depuis leur *Revizor* avec Michel Dezoeteu, Karim Barras et Alexandre Trocki n'attendaient que de remettre le couvert bras-dessus, bras-dessous. Et nos magnifiques comédiens qui passent aussi allègrement de Tchekhov à Shakespeare, nous refont le coup de leur burlesque savoureux dans un doublé Feydeau/Labiche toujours sous la patte de Michel Dezoeteu. *Gibier de potence* de Feydeau (un de ses premiers textes, peu joué) et *L'affaire de la rue Lourcine* (1857) de Labiche, sont deux actes brefs qui peuvent s'enchaîner sans trop forcer la couture. De part et d'autre un fantôme de meurtre,

à partir de la lecture d'un fait divers dans un journal... que de joyeux cons et fiers de l'être, avalent dans la plus sotte naïveté. Ici, un mari cocu, Plumard (comment résister à des noms pareils!) veut coincer l'ami de sa femme. Mais voilà que débarque Lemerrier, un empêché de flirter en rond. Les tourtereaux, Pepita et Taupinier, le prennent illico pour l'assassin dont parle le journal. Ce qu'il n'est évidemment pas, quoiqu'arborant un faux nom, parce que, vous comprenez, chez ces gens-là... on veille à la respectabilité! Implacable mécanique du qui-proquo qui s'emballe, où le moindre objet fait farine au moulin de l'hallucination collective.

Même double fantôme chez Labiche qui plante au saut du lit des noces impénitents, à l'esprit imbibés, les Lenglimé et Mistingue, les poches remplies de leur soirée en goguette, noyaux de cerises, charbons, chaussure féminine... etc! De quoi se prendre pour les meurtriers de la jeune charbonnière de la rue de Lourcine. Troubles de l'identité garantis, frénésie de dissimulation dans la plus belle absurdité, et pointe de vitriol d'une bourgeoisie ritualisée!

Michel Dezoeteu appuie sur le champignon de la mécanique du vaudeville, avec portes qui claquent dans un rythme soutenu, répétitions loufoques et coups de gueule mesurés, jouant avec la

lettre du mot. Sans renouveler le genre, avec les objets cossus d'usage, c'est d'une efficacité roublarde, quadrillée, avec des scènes de délire offertes par Karim Barras et Alexandre Trocki (bataille de crème fraîche, pantalons baissés sur le pot de chambre doré...), nos complices pavanant, une longue queue (animale) entre les jambes sans s'en soucier le moins du monde. De quoi alimenter tous les jeux de mots imaginables...

Et le beau décor de Marcos Vinals Bassos, en panneaux mobiles et pas innocent du tout n'est pas en reste, il offre en fond de scène une grande photo en négatif bleuté de biche et cerf (bien

pourvu en bois...) dans la nature. Limpide! Barras et Trocki s'en donnent à corps, à voix et à cœur Jole, virtuoses rigoureux de la transformation instantanée. Leur art occulte presque leurs partenaires pourtant efficaces: Erwin Grinspan, Blaise Ludik et Fanny Marq, seul élément féminin dans ce jeu de quilles masculines, travaillé en musique par Rosario Amedeo, indispensable mentalement d'une telle comédie. ■

MICHEL FRIEHE

Mons, Manège jusqu'au 11 décembre (065 39 59 39, www.lernerego.com); Bruxelles, Théâtre Varia du 15 décembre au 9 janvier 2010 (02 640 82 58, www.varia.be).

Musique / La Brussels Choral Society aux Beaux-Arts

Emportés par la Messe en si

Sur les chaises d'écoliers, des silhouettes trop grandes. Les derniers arrivés se glissent entre les rangées: une mère et sa fille, un homme en col et cravate sous sa veste de motard. La répétition de la Brussels Choral Society, le plus grand chœur symphonique amateur de Belgique, peut commencer. Les voix s'élancent. Puissantes, ardentes. On a l'impression de s'élever avec elles et... tout s'arrête. « Plus inspirés! », s'écrie le chef sur sa petite estrade. Les choristes reprennent. On ne pourrait dire ce qui a changé et, pourtant, ils semblent plus inspirés. Mais après quelques mesures, tous se taisent à nouveau. Chaque détail passe sous la loupe du chef. Les têtes blanches, brunes ou blondes se penchent pour annoter leurs partitions. Enfin, les voix peuvent voler de note en note, jusqu'à la fin du passage. Et on se sent vibrer de l'intérieur, emporté par toutes ces voix qui, l'espace d'un instant, semblent n'en former plus qu'une. Et on comprend mieux le directeur artistique, Bartholo-

meus-Henri Van de Velde, chef d'orchestre du Charlemagne Orchestra pour Europe, quand il explique qu'avec cette *Messe en si* de Bach, « on est emporté par les voix hors du monde. De plus en plus près de Dieu. » Une œuvre très dense, avec énormément de notes et jusqu'à cinq voix différentes pour les chœurs. Pour fêter ses trente ans, la Brussels Choral Society n'a pas choisi la facilité. « D'habitude, on chante cette œuvre avec 40 ou 50 choristes, précise Eric Delson, le chef de chœur. Et c'est déjà difficile. »

« Ici les choristes sont particulièrement motivés. » Mais la Brussels Choral Society, ce sont 136 choristes amateurs de 22 nationalités différentes. « Le nombre n'est pas vraiment important, tempère Bartholomeus-Henri Van de Velde. Quand on travaille tous dans la même direction, on ne sent plus si on est 20 ou 120. » Et puis, il y a dans cette chorale un esprit de chœur très particulier, très touchant, confie Eric Del-

son. « Je crois que ça vient en partie du mélange des cultures. Les choristes partagent un peu de leur vie à travers la musique. » La chorale, c'est surtout « le plaisir de s'exprimer ensemble, expliquent deux chanteurs. Et ici, les choristes sont particulièrement motivés. Il faut vraiment aimer chanter pour s'inscrire dans une chorale en arrivant dans un pays étranger, parfois pour y rester seulement quelques années. »

Une passion qui exige un réel engagement: « Nous demandons aux choristes d'être présents à toutes les répétitions et tous les concerts, détaille Alexis de Baets, le président de la chorale. Mais comme ils sont bénévoles, on essaie aussi de faire en sorte qu'ils soient contents. D'ailleurs, ce sont eux qui ont demandé de chanter du Bach. » Un choriste confirme: « Le baroque, c'est quand même une des sept merveilles du monde. » ■ M.V. (et)

La Messe en si de Bach, le 19 décembre au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles.

24 HEURES | COUP D'ŒIL

Werchter lance les préventes

La prévente des tickets pour le festival Rock Werchter 2010 débutera le samedi 12 décembre à 9h00. Les entrées seront plus chères qu'en 2009: un ticket combiné coûtera 180 euros s'il est acheté avant le 4 janvier et 188 euros après. Les tickets d'un jour coûteront 76 euros et les amateurs de camping devront déboursier 18 euros. Les festivaliers belges pourront acheter leurs tickets à partir de samedi via www.proximusgoformusic.be ou au 0900/260.60. (b)

express

Le prix de la non-carrière musicale

Souvenez-vous, la chanson « Bad Day » de Daniel Powter a régné pendant cinq semaines en tête du classement pop du Billboard en 2006. Il n'en fallait pas plus pour qu'elle se voie attribuer le prix du « seul et unique tube » de la décennie. Pour l'emporter dans cette compétition pas comme les autres, il ne faut pas que le 2^e titre de l'artiste soit monté plus haut qu'à la 25^e place du classement. (ap)

► **WEB** Facebook a lancé un nouveau dispositif présenté comme un moyen de permettre à ses utilisateurs de gérer le niveau de confidentialité des informations qu'ils publient, mais critiqué car il pourrait aussi avoir l'effet inverse. (afp)

► **MUSIQUE** Rammstein sera sur le « Main Stage » du festival Rock Werchter. (musicinbelgium.net)

► **PRESSE** Le magazine *Variety*, spécialisé dans le cinéma, a annoncé que la fréquentation de son site internet allait progressivement devenir payante. (afp)

CINÉMA Record de films belges Les films *Alphano*, *Méjoris* et *My Queen Karo* ont été sélectionnés dans le cadre du festival international du film de Palm Springs. (b)

ART Sotheby's rate une vente Un portrait de Rubens a été retiré des enchères faute d'atteindre son prix minimum, mais un Van Dyck a établi un nouveau record de 9,2 millions d'euros. (afp)

ARTS PLASTIQUES Alitalia vend ses tableaux Près de 200 tableaux et dessins d'artistes italiens contemporains ont été vendus aux enchères pour aider Alitalia à rembourser ses créanciers. La vente a rapporté 1,2 million d'euros, a précisé jeudi la maison Finarte.